

Autonomie des cauchemars

Suzanne Robert

Volume 42, numéro 2 (248), avril 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32659ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, S. (2000). Autonomie des cauchemars. *Liberté*, 42(2), 65–74.

SUZANNE ROBERT

AUTONOMIE DES CAUCHEMARS

Mais je ne sais que peu de choses : je suis comme un voyageur qui s'est penché sur un abîme et a reculé, terrifié.

Arthur Machen

« Je me croyais dans une modeste maison de campagne, dans un endroit perdu, quelque part en Russie » écrivait Ivan Sergueïevitch Tourguéniev en mars 1878¹. Devant la maison s'étendait une vaste plaine que l'écrivain observait par les fenêtres. Bientôt, il se rendit compte qu'il n'était pas seul : une dizaine de personnes, debout derrière lui, avaient les yeux rivés sur le paysage comme si elles attendaient toutes quelque chose qui devait venir de ce côté-là de la plaine. Tout à coup, un enfant qui se tenait parmi elles s'écria : « Regardez ! Regardez ! La terre s'est écroulée ». En effet, étrangement, la plaine avait disparu et la maison se trouvait maintenant comme suspendue au flanc d'un gouffre. « Et du bord même de la maison, presque à pic, tombent des escarpements noirs qu'on dirait ravinés par les eaux.² » Soudain, un homme chuchota à l'oreille de Tourguéniev : « La voilà ! La voilà ! » Et voilà qu'en effet,

1. *Senilia. Poèmes en prose*, Paris, Éditions de La Différence, (Coll. « Orphée »), traduit du russe par Charles Salomon, 1990, p. 45.

2. *Ibid.*

de la ligne d'horizon semblait se détacher quelque chose, des sortes de bosses qui se soulevaient puis retombaient. La même pensée traversa alors l'esprit de tous les gens de la maison : « C'est la mer ! » Et il leur sembla à tous qu'elle ne pourrait pas atteindre la maison à cause de la hauteur de la falaise, cependant qu'elle se concentrait peu à peu en une vague monstrueuse, infernale, qui avançait en rugissant. La fin était venue. Tourguéniev s'accrocha à ses camarades transis de peur.

*Mais nous sommes déjà tous écrasés, ensevelis, noyés,
emportés par la vague glacée, noire comme de l'encre,
qui roule avec fracas.*

La nuit... la nuit éternelle !

Je suffoquai ... je me réveillai.³

La vague noire, la *tchernaïa volna* des cauchemars de Tourguéniev hantait aussi les rêves de Franz Kafka. « Mais de quelque côté que je me tourne, la vague noire se jette sur moi » écrit-il dans son *Journal*, le 9 décembre 1919⁴. Le 3 février 1922, il note : « Insomnie presque totale ; torturé par les rêves, comme par une pointe qui les graverait en moi, dans la matière réfractaire que je suis.⁵ » Et le 22 mars de la même année : « Cet après-midi, rêve d'une tumeur sur ma joue. Cette frontière oscillant perpétuellement entre la vie ordinaire et une terreur en apparence plus réelle.⁶ » Les récits d'une trentaine de rêves traversent le *Journal*, dont plusieurs terrifiants : l'un où Kafka se voit de dos, juste avant qu'on ne lui apporte une lettre urgente, incompréhensible, écrite par une inconnue ; un autre où il

3. *Ibid.*, p. 47.

4. Coll. « Le livre de poche », n° 3001, traduit de l'allemand par Marthe Robert, p. 510.

5. *Ibid.*, p. 546.

6. *Ibid.*, p. 554.

a posé les mains dans le dos d'une femme sans d'abord se rendre compte que la peau s'y gonflait de pustules d'un rouge de cire à cacheter ; et celui où Kafka enfant doit, à Berlin, escalader une paroi alors qu'elle est « couverte d'excréments humains » qui, écrit-il, « restaient accrochés par paquets sur moi, surtout sur ma poitrine » (p. 246) ; et aussi cet autre rêve où un homme sur un tricycle se jette contre lui, un « homme sans yeux ou, du moins, avec des yeux comme des trous effacés » (p. 297). La plupart d'entre nous, et cela depuis plus d'un siècle, pensons que sur la toile déserte de nos nuits viennent s'agiter ce que le dormeur prend pour les créatures qu'il enfante et dont son cerveau orchestre, croit-il, les brèves existences selon les drames de sa propre psychologie ; nous avons adhéré à cette théorie explicative, cependant que rien ne vient en assurer la véracité.

Et si la réalité était prise au piège dès le début du sommeil et fermement exclue du cerveau du dormeur, ne conservant avec lui ni lien de quotidienneté ni relation symbolique ? Et si le réel ne faisait pas place à l'univers de l'inconscient, mais bien à quelque chose qui soit propre à la nuit du cerveau, comme une bactérie croît en culture appropriée ? Et si l'existence des créatures que voit le dormeur ne pouvait être perçue que selon l'unique « mode » du sommeil ? Ou alors, si le réel diurne ne constituait qu'un tremplin, qu'une inspiration, qu'une sorte de muse préparant l'autre réel, celui-là simple, nu, mais inconnu ? Quel est ce monde où rêve le dormeur ? Qui donc appelle le rêveur en silence ? « Je me suis levé cette nuit... Quelqu'un, me semblait-il, m'avait appelé par mon nom.⁷ » Il n'y a ni certitudes ni preuves dans l'univers nocturne. Le désert, disait Henri Michaux, apaise parce qu'il n'a pas donné de concurrent au sable. Mais cette métaphore de l'apaisement ne s'applique guère aux étendues oniriques, car le som-

7. Ivan Tourguéniev, *op. cit.*, p. 163.

meil n'ayant pas donné d'ennemi aux rêves, inconnaissable et terrible est la nuit.

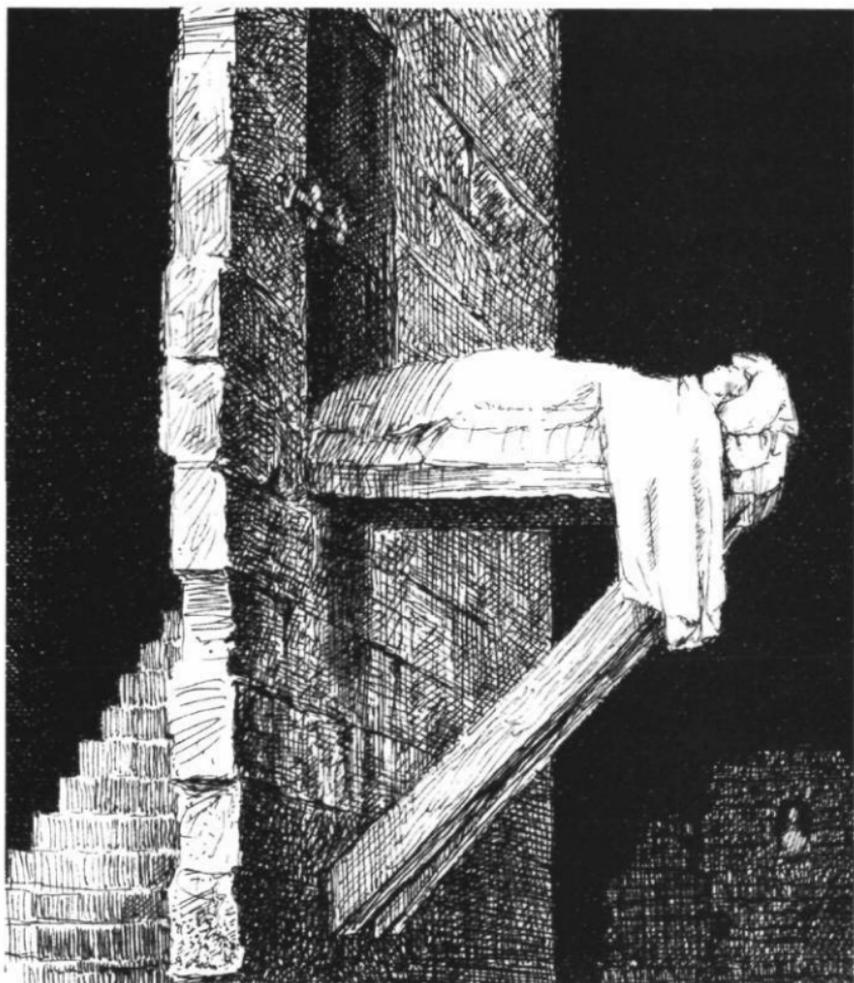


Illustration de Gourmin, Les précipices du sommeil sont noirs, tirée de Louis Pauwels (éd.), Les chefs-d'œuvre de l'épouvante, anthologie, Paris, Éditions Planète, 1968.

L'enfant pourri

Cela se passait en novembre 1992, à l'époque où une étrange odeur provenait de la chambre d'invités de notre chalet, dans les montagnes au bord de l'eau. C'était une

odeur de pourriture, de charogne peut-être, qui semblait venir du plafond de la garde-robe et qui se répandait en fuseaux dans la pièce. Entre deux fuseaux, l'air sentait bon et on croyait à une méprise au souvenir de l'atmosphère nauséabonde qui, quelques secondes auparavant, à deux pas de là où nous nous trouvions, nous avait soulevé le cœur. J'étais obsédée par cet étouffant parfum de décomposition. Cela devait sans doute venir du grenier ; il s'y trouvait peut-être un petit animal mort, entré là par une fissure de la maison. Souris, campagnol, chauve-souris, écureuil même ? Ou alors un invité aurait par mégarde laissé quelque chose dans la penderie, quelque fruit ou produit exhalant des vapeurs écœurantes dans son processus de pourrissement ; pourtant, la penderie avait été nettoyée jusque dans ses moindres recoins.

Cette nuit du 17 novembre 1992, je me retrouvai dans une ville par un chaud après-midi ensoleillé. J'habitais une maison basse tout en longueur, suite d'appartements identiques, semblable à un motel ; elle était, je me le rappelle, peinte en vert très pâle orné de blanc. À l'arrière, sur une plate-forme de ciment qui longeait la maison et faisait office de terrasse, il y avait une petite table de bois et une chaise placées derrière un appartement qui n'était pas le mien et dont le locataire semblait toujours absent. Souvent je m'installais à cette table pour écrire. La plate-forme donnait sur une ruelle passante qu'on atteignait en descendant quelques marches.

J'étais assise à écrire. L'été torride me faisait passer la majeure partie de mon temps sur cette plate-forme protégée du soleil par un auvent de bois. J'écrivais je ne sais quoi, lorsque j'entendis qu'on frappait à tout rompre à la porte de devant chez le locataire inconnu. Je ne fis rien, ne bougeai pas ; cela ne me concernait pas, me dis-je ; et je me remis à écrire. Mon travail m'absorbait totalement lorsqu'une odeur pestilentielle vint me frapper violemment les narines. Je relevai la tête, la tournai vers l'escalier et

aperçus tout près de moi un jeune garçon. Il devait avoir onze ou douze ans. Je lui fis machinalement un grand sourire. Puis je vis. Ou plutôt : je respirai l'horrible odeur, et je vis. La vision était atroce. L'enfant vêtu de haillons (je ne l'avais pas remarqué d'abord) émit une plainte déchirante. La peau de son visage, rouge et trouée, semblait avoir été brûlée ; dans ce masque de chair vive, au fond de deux courtes ouvertures oblongues, s'enchâssaient les yeux, minuscules et brouillés. L'enfant souleva un bras tout en me le montrant : sur sa surface interne, le bras était ravagé, blanc et mort ; la main n'était plus qu'un moignon.

Je ne comprenais rien à cette scène. Et bien que l'odeur dégoûtante envahît mes narines et me fît suffoquer, je ne pouvais m'empêcher de dévorer des yeux cet enfant qui m'hypnotisait. Soudain, il recula vers l'escalier, l'emprunta et passa dans la ruelle, en bas, près de la plate-forme. Le soleil déclinait ; il éclairait la ruelle de très bas, comme à l'horizon, de sorte que l'enfant paraissait déambuler dans une lumière irréelle. Et je vis qu'au lieu de pieds, des moignons nus, hideux, lui servaient à la marche. Il ne me regardait plus ; ses petits yeux engoncés dans la chair brûlée avalaient la lumière basse du soleil. Il disparut ; et l'atroce odeur avec lui. Je me dis que c'était sans doute cet enfant qui avait frappé si fort à la porte du voisin inconnu. Qui était donc ce voisin pour qu'un tel enfant vînt chez lui ?

Je m'éveillai précipitamment. C'était la nuit, le silence, la paix de la campagne. Mais l'odeur avait fini par émerger du rêve, comme si l'enfant fût sorti avec moi du sommeil. Longtemps j'attribuai à tout cela un symbolisme complexe, difficile à décrypter ; puis l'enfant sembla n'être né que du problème de la penderie, comme l'émanation abstraite d'un ordre concret, dissimulé, comme l'image suscitée par la pourriture aux origines inconnues. À moins que l'existence subtile de l'enfant n'ait eu pour contexte passager la penderie de la chambre.

Les décapitées

Des femmes, au nombre de cinq (ou six peut-être ?), avaient été décapitées en cette nuit du 29 juin 1995. Je n'avais pas assisté à la décapitation. Dans une pièce, quelque part dans le monde, les têtes flottaient dans des bacs semblables à des aquariums. Encore vivantes, elles étaient parées — boucles d'oreilles, peignes de nacre, sautoirs, ou rangs de perles autour du front — et avaient un air languoureux. Rubis et diamants brillaient sur leur cou entre des coulées de sang séché. On aurait dit qu'elles avaient été droguées. Leurs mouvements et leurs sourires languissants et impudiques contrastaient avec leur regard empreint de souffrance. La misère suintait sous le vernis de la drogue, et j'en mourais d'horreur. Tout à coup, l'une après l'autre, elles semblèrent s'affadir, pâlir, et s'éteindre sous mes yeux comme des lampes aux mèches brûlées. Leurs lourdes paupières se fermèrent tout à fait. Leurs supplices étaient terminés. Et je disparus de la pièce, aussi inexplicablement que j'y étais apparue.

Le garçon d'épicerie

L'événement, me semble-t-il, est arrivé mille fois et le garçon d'épicerie n'était jamais le même, mais toujours inconnu de moi. J'habitais une maison en ville ; deux portes donnaient sur l'extérieur, l'une sur la face avant, l'autre sur le côté nord ; à l'intérieur, cette dernière s'ouvrait sur un vestibule où débouchait l'escalier menant à la cave. C'était l'après-midi ; j'étudiais dans une pièce de la maison ; je portais une robe noire à col de dentelle blanche, sorte de tunique de pensionnat pour jeunes filles. On sonna à la porte du côté. Je vis, par une fenêtre, que c'était le garçon d'épicerie qui venait livrer ce que j'avais commandé, sans doute par téléphone ; je ne connaissais pas ce garçon ; je ne l'avais jamais vu. J'allai lui ouvrir et, alors qu'il entra en soulevant péniblement une boîte de carton remplie de victuailles, je le poussai et il tomba dans l'esca-

lier sombre, se fracassant le crâne. Calmement, je descendis pour voir s'il était toujours vivant ; il ne l'était plus. Sous le choc, le crâne s'était fendu et un flot de sang s'écoulait de la blessure. Je remontai l'escalier, allai à la cuisine remplir des bacs d'eau chaude et chercher des chiffons propres, puis redescendis vers la cave et commençai à tirer le corps du garçon vers le sommet de l'escalier. C'était une entreprise épuisante et quasi impossible à mener à terme ; je décidai alors de le laisser rouler encore plus bas jusque sur le plancher de la cave et, quand il s'affaissa sur le sol dans un bruit mat au creux de la noirceur qui y régnait, je procédai alors à la tâche qui m'obsédait : tout nettoyer pour qu'il ne reste plus aucune trace de sang. Le corps, la nécessité de faire disparaître le corps, ne faisait pas partie, je crois, de l'impératif qui guidait mes gestes. Je me mis à éponger, frotter, rincer, sans arrêt, sans ralentir même, toujours recommençant pour que rien, absolument rien ne restât de ce sang versé. Après des heures de travail acharné, quand tout me parut tel qu'avant la venue du garçon d'épicerie, je retournai étudier dans la pièce de la maison où j'avais abandonné mes livres.

Sale boulot

Dans la nuit du 29 janvier 1998, on me confia un travail. Au fond d'une pièce aux contours flous, des enfants en chemise de nuit blanche se sectionnaient les oreilles. Ils les taillaient, je ne sais avec quel instrument, bien droit au niveau de la joue et cette plaie saignait sans arrêt sur leur fin visage blême, sur leur cou délicat et sur leur chemise de nuit. Le travail que l'on m'avait confié consistait à laver leurs vêtements tachés de sang. Je devais les faire tremper plusieurs heures, puis les tordre, changer l'eau de rinçage, les faire tremper de nouveau, les retordre, et ainsi de suite. Mais les vêtements, au lieu de blanchir peu à peu, devenaient toujours plus imbibés de sang, de sorte que je n'arrivais pas à émerger de ce travail harassant et inutile,

de ces scènes épouvantables, de tout ce sang coulant et tachant, de la souffrance de ces enfants fous qui coupaient et taillaient sans relâche leurs oreilles mutilées, détruites.

La morte rêve

*Dans la paix, tu n'avances pas, dans la guerre,
tu perds ton sang jusqu'à la dernière goutte*

Franz Kafka⁸

À cette époque, je vivais encore en ville. J'habitais près d'un parc de superficie relativement réduite, mais traversé par une allée de superbes tilleuls que, la saison venue, des familles italiennes transportant paniers et échelles envahissaient pour y cueillir des fleurs destinées à la préparation de tisanes. Par une belle matinée ensoleillée, alors que je longeais le parc les bras chargés de paquets après avoir fait les courses, la guerre éclata. En un instant, des dizaines de soldats apparurent ici et là, dans les allées du parc, ainsi qu'aux abords des rues avoisinantes, et se mirent à tirer dans toutes les directions à la fois. Je reçus une balle dans la nuque.

À partir de cet instant, tout se déroula avec une extrême lenteur, comme dans un ralenti cinématographique. Lourdemment, très doucement, un filet de chaleur se mit à s'écouler de mon cou vers le creux des omoplates, puis ce sang glissa le long de mon dos, chaud et sirupeux. Je ne souffrais pas. À aucun moment je n'ai souffert. Après un temps qui me parut infiniment déroulé, je tombai sur les genoux, sans heurt, et pris soin de déposer mes paquets devant moi sur le chemin caillouteux ; s'échappant d'un sac à provisions, une pomme très rouge roula dans l'allée ; une feuille de basilic s'envola vers l'herbe grasse. Délestée de mes colis, je m'affaissai et tombai à la renverse,

8. *Op. cit.*, p. 497.

progressivement, comme membre par membre, jusqu'à ce que mon corps fût entièrement étendu sur le dos contre le sol graveleux de l'allée. Je voyais, courbé au-dessus de moi, le ciel très bleu, bleu cobalt, bleu cyanure. Je n'ignorais pas que je le regardais pour la dernière fois et, à cette seule idée, je ressentais un immense bonheur. Il y avait beaucoup d'agitation dans le parc ; des balles sifflaient, des ordres étaient lancés par des voix rauques, des cris fusaient, provenant des rues voisines. Les cailloux de l'allée filtraient le sang répandu sous moi. Rien ne m'importait que la dernière contemplation du ciel. Tout se terminerait ici, maintenant. J'allais être soulagée de la vie, délivrée enfin de cette douleur d'être née. Pendant que je m'appliquais, avec de grandes difficultés de concentration, à trouver une formule brève pour exprimer la subtilité de mon bonheur, je mourus. Je mourus là, sur le trottoir de cailloux, les yeux ouverts. Apaisée. Tranquille. C'était chose faite.

Au matin, le réveil s'avéra d'abord d'une indescriptible tristesse. Puis il se changea en cauchemar, car m'apparut alors l'évidence : il faudrait un jour tout recommencer, dans la réalité cette fois, et mourir à nouveau, sans garantie aucune quant au bonheur et à l'absence de souffrance. Depuis lors, depuis cette nuit-là, la vue d'une pomme qui roule sur le sol pousse invariablement le rêve hors des zones vagues du sommeil jusque dans le quotidien du temps qui passe. La balle siffle à nouveau (je l'entends). Atteint la nuque. Mais la mort est remise à une date ultérieure.